

*L'espoir des
Bergeron*

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Tremblay, Michèle B. (Bergeron), 1953-

L'espoir des Bergeron

Sommaire : t. 2. La crise.

ISBN 978-2-89585-872-0 (vol. 2)

I. Tremblay, Michèle B. (Michèle Bergeron), 1953- . Crise II. Titre.

PS8639.R453E86 2016 C843'.6 C2015-942429-1

PS9639.R453E86 2016

© 2017 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Sybiline

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada | **Canada**

Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution au Canada

PROLOGUE

prologue.ca

Distribution en Europe

DILISCO

dilisco-diffusion-distribution.fr



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2017

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

M I C H È L E B .
T R E M B L A Y

*L'espoir des
Bergeron*

2. La crise



LES ÉDITEURS RÉUNIS

À ma sœur, Dominique

Chapitre 1

Février 1929, Chicoutimi

Enceinte d'un quatrième enfant, Rose regarde avec tendresse ses deux petits garçons, Claude, trois ans et demi, déjà assis comme un grand à la table, et Paul, dix mois, bien installé dans sa chaise haute. L'aînée, Denise, cinq ans et demi, est assise toute fière près de son père. Toute la famille est réunie autour de la table pour prendre le repas du soir. Rose se sent si reconnaissante de pouvoir vivre ainsi, avec sa petite famille, dans sa propre maison. Il faut dire que cela fait seulement un peu plus d'un an qu'elle et Louis ont quitté la grande maison des Bergeron. Rose se pince encore parfois tellement elle est surprise de l'heureuse et étonnante tournure des événements. Ah, ce n'est pas qu'elle ait délibérément cherché à quitter la maison de ses beaux-parents, Georges et Emma ! Lorsqu'elle s'était mariée avec Louis, elle avait bien compris et accepté qu'elle et lui devraient prendre soin d'eux jusqu'à leur mort. C'était chose entendue, et jamais elle n'aurait songé à remettre en question cet accord si cela n'avait été d'un certain coup de téléphone de sa belle-sœur Tetitte, un bon soir du printemps dernier. Alarmée, affligée, angoissée, déjà mère de trois jeunes enfants, Tetitte avait appris à ses parents que son mari, Jos Lafontaine, était atteint de la tuberculose. Devant les sanglots et l'inquiétude de sa plus jeune fille toute seule à

Montréal, sa mère Emma, n'écoulant que son grand cœur, lui avait suggéré de venir au plus vite à la maison avec son mari malade et ses trois garçons.

Ce soir-là, au lit avec son mari, Rose avait longuement plaidé sa cause, affirmant que trois familles dans la même maison, cela ne pouvait pas aller, que Denise n'était pas forte, toujours une vesse de travers comme elle, que Claude était lui aussi fragile de santé, que Paul n'était encore qu'un petit bébé sans défense contre les germes, que la tuberculose était l'ennemie publique numéro un au Québec, que la bactérie donnait lieu à une infection si contagieuse qu'elle sautait littéralement sur le monde, surtout celle de Montréal, plus puissante selon ses dires que dans les campagnes. Se faisant prendre elle-même à son argumentation, Rose en était venue finalement à déclarer qu'elle ne pourrait jamais vivre avec cette angoisse permanente au cœur. Pas même une seule journée. Convaincu et épuisé, Louis avait annoncé dès le lendemain à ses parents que lui et sa femme allaient momentanément – il avait bien choisi ce mot, momentanément, et il l'avait ensuite répété plusieurs fois afin de minimiser leur départ –, qu'ils allaient donc momentanément louer un logement afin de ne pas exposer leurs enfants à cette horrible contamination qu'on savait possiblement mortelle. Georges et Emma n'avaient pu que s'incliner. Le surlendemain, Louis avait trouvé un beau logement tout près qui correspondait parfaitement à ce qu'ils cherchaient, trois chambres, grand salon, grande cuisine, salle à manger, salle de bain complète. Généreux comme toujours, Georges avait aidé de son mieux à l'installation du jeune couple en leur donnant meubles, couvertures, vaisselle, ustensiles et bien d'autres choses encore.

À peine cinq mois plus tard, les événements s'étaient à nouveau précipités. Jos Lafontaine, aux prises avec une forte récurrence de la tuberculose, avait été envoyé *in extremis* au sanatorium de Lac-Édouard en espérant y guérir, malheureusement sans succès. Un mois plus tard il décédait, faisant de Tetitte une veuve éplorée et – c'était à peine croyable – enceinte d'un quatrième enfant. Il était alors devenu évident pour Georges et Emma que leur fille ne repartirait plus de la maison et que c'était elle qui, dorénavant, prendrait soin d'eux. Mais alors qu'arriverait-il à Louis qui vivait à loyer? Pour Georges, il n'était pas question de laisser son propre fils, sa relève en quelque sorte, son soutien, son bras droit, son Ti-Louis, demeurer dans un logement loué alors que lui-même avait fait sa richesse dans l'achat de terrains et de maisons! Impensable même! Ne logeait-il pas déjà presque tous ses enfants d'une façon ou d'une autre? C'est ainsi que Georges avait décidé de faire bâtir une belle maison de deux étages toute en bardeaux blancs, construite sur mesure pour la petite famille de Louis sur un terrain donnant sur le parc Jacques-Cartier, juste derrière leur grande maison à eux. Georges n'avait lésiné sur rien. Des fondations et une cave de huit pieds de hauteur où Rose avait fait installer un évier profond et sa laveuse à tordeur avec de grandes cordes étendues juste devant la fournaise pour sécher son linge en un clin d'œil. Au rez-de-chaussée, on arrivait par une vaste entrée et un large corridor où trônait un bel escalier à palier tout en bois. À gauche, il y avait un premier salon ouvert avec une arche, puis un petit boudoir où Rose avait installé sa bibliothèque et un coin pour lire ou tricoter. À l'arrière de la maison se trouvait, à gauche, une salle à manger formelle où Rose aimait recevoir, à droite, une cuisine bien équipée avec

une grande table carrée au milieu. C'était là que la famille prenait la plupart de ses repas. Tout au fond, une discrète petite salle de toilette était des plus utiles dans la vie de tous les jours. Une grille placée dans le corridor au centre de la maison diffusait une bienfaisante chaleur dans toutes les pièces. Juste à côté, dissimulé la plupart du temps derrière la porte de la cuisine ouverte, se trouvaient les instruments optiques de Louis qui continuait, autant que cela lui était possible avec un diplôme américain non reconnu au Québec, d'ajuster la vue au noir. Au deuxième étage, quatre chambres et une salle de bain complète parachevaient l'aménagement. Tous les planchers étaient en merisier, les murs en bois de Colombie, avec de grandes fenêtres dans toutes les pièces donnant sur des arbres matures. Georges et Louis avaient surveillé les travaux pendant une partie du printemps et le début de l'été; Rose, excitée et heureuse, allant y faire un tour avec les enfants tous les jours. Dès la mi-juillet, ils étaient prêts à s'y installer.

En ce soir de février 1929, toute la petite famille mange de bon appétit son souper. Louis parle beaucoup. Il raconte son travail chez Dominion Fish & Fruit, les drôles de clients qui se présentent parfois à l'entrepôt, les blagues que certains racontent au comptoir ou sur la route. Il reprend quelques propos discutés avec ses amis: le monde en effervescence, l'argent qui coule à flots, les commerces qui roulent tempête.

Profitant d'un silence, la petite Denise regarde sa mère :

— Maman, est-ce que c'est dimanche demain ?

— Non, pas demain, fait Rose. Demain, c'est vendredi.

Denise calcule lentement sur ses doigts, puis regarde sa mère tout sourire :

— Dans trois jours. C'est là que tu vas friser mes cheveux.

Rose et Louis éclatent de rire. *Ah! C't'enfant-là!* songent-ils. *Fier-pet comme c'est pas possible!*

— Oui oui, ma fille, inquiète-toi pas, dimanche, je vais friser tes cheveux.

Rose commence à ramasser les assiettes et à les déposer sur le comptoir.

— Penses-tu d'aller voir ta mère tantôt? demande Rose à Louis.

— Comme d'habitude, c'est sûr. Faut que je voie papa aussi. Y attend après moi pour des informations sur un contrat.

Louis se sent pressé d'aller rapporter à son père les points de loi en ce qui concerne une affaire en cours dont il s'est entretenu avec son grand ami Chayer l'après-midi même. Chayer est un avocat avec qui il a fait ses études au Séminaire et qui l'aide à conseiller son père dans la gestion de ses affaires. Depuis qu'ils se sont revus il y a quelques années, ils ne se lâchent plus.

— T'amènes-tu les enfants avec toi?

— Pourquoi pas? Y fait doux à soir.

Il s'adresse à ses deux plus vieux :

— Avez-vous le goût de venir jouer avec vos cousins?

— Ouiii!

Louis se lève et se met à habiller Claude. Très appliquée, Denise s'habille elle-même, son manteau et ses bottes, sa tuque et ses mitaines, et sort la première sur la galerie. Tout est blanc autour d'eux. Le petit chemin qui mène jusqu'à la grande maison ressemble à un long corridor bordé de chaque côté de deux gros monticules de neige. Ils marchent en silence à la queue leu leu. *L'année prochaine, songe Louis, j'vas leur faire une belle patinoire, juste de l'autre côté de la maison. Pis je leur montrerai à patiner.*

Ils arrivent bien vite devant l'escalier qui mène à la maison au deuxième. Dehors, des cageots de bois vides et des boîtes de carton contenant quelques légumes défraîchis témoignent de la vocation d'épicerie et de commerce du rez-de-chaussée. Louis prend Claude dans ses bras pour monter, laissant d'abord passer Denise qui monte les marches prudemment en tenant bien la rampe. Une fois en haut, ils traversent le sombre *backstore* de cinquante pieds de long qui fait tout l'arrière de l'étage. Ils entrent enfin dans la cuisine où le poêle à bois chauffe la pièce à plein rendement. Louis adore revenir dans la grande maison, celle de son enfance. Il vient tous les jours, parfois matin, midi et soir. Chaque fois, il est accueilli comme s'il était encore chez lui. Il amène souvent ses enfants, comme ce soir, quand il veut donner une petite pause à sa femme. Denise et Claude se déshabillent aussitôt, aidés par leur père, et vont retrouver leurs cousins, Jean, Yvan et Bernard, qui jouent dans un coin avec des cubes de bois. Louis se rend ensuite au salon où sa mère est installée. Il s'approche, l'embrasse doucement, remonte sa couverture et s'assoit près d'elle.

— Pis comment ça va à soir ? lui demande-t-il tendrement.

— Pas pire, répond Emma d'une voix faible.

— T'as-tu réussi à manger un peu ?

— J'ai pas d'appétit ben ben, dit-elle en haussant les épaules. Ah ! Marie-Louise est ben fine. A me force. Su'l coup j'aime pas ben ça, mais ça me renforcit, je sais ben.

Elle fait la moue.

— T'es chanceuse, maman, d'avoir Tite-Vise avec toi.

— C'est sûr.

Emma ne peut nier que l'installation de sa fille Marie-Louise et de son mari à la maison les ont pratiquement sauvés du naufrage le mois passé. Depuis les Fêtes, elle se sent en effet faiblir un peu davantage chaque jour. Sans le dire vraiment, son gendre Thomas, le D^r Duperré, semble ne plus entretenir beaucoup d'espoir de guérison. Avec Tetitte qui devait accoucher en janvier, comment auraient-elles pu l'une comme l'autre se rendre utiles à quoi que ce soit ? *Même avec deux bonnes dans maison, ça prend un chef, quéqu'un pour enligner tout ça*, avait pensé Emma. Seule Marie-Louise pouvait remplir cette fonction. Mariée, sans enfants, la mi-quarantaine, elle avait rapidement pris son rôle très à cœur. Au bout de quelques jours de va-et-vient constants entre sa maison et celle de ses parents pour donner les soins à Emma, aider Tetitte dans ses relevailles et voir à tout, Marie-Louise avait décidé de déménager sur place avec son mari. *Si y'en a qui pense que j'ai pas de cœur, s'était-elle dit, y vont avoir à se détromper.*

Depuis, Emma est évidemment très reconnaissante, mais elle se sent si faible :

— Entouècas, Ti-Louis, je te dis que je vaux pas cinq cennes.

— Voyons donc ma femme! lance Georges en entrant dans le salon. T'es ben plus forte que tu penses. Tu vas voir! ajoute-t-il en faisant un clin d'œil à son fils. Tu vas toutes nous enterrer.

Ils rient un peu tous les trois.

— Pis Ti-Louis! poursuit-il en s'adressant à son fils. T'as-tu parlé avec ton ami l'avocat?

— C'est sûr.

— Pis? C'est qu'y dit de mon affaire?

— Y dit qu'y a aucun problème, papa. Tu peux très bien changer la vocation d'un de tes bâtiments. Y faut simplement que t'informes la ville de ce que tu veux faire.

— Ben tu le sais ben. Je veux transformer l'entrepôt de la rue Sainte-Anne pis en faire deux logements. Depuis quasiment un an, y a pus moyen de le louer.

— Bon ben astheure, tes problèmes sont finis. Tu pourras commencer tes travaux sitôt que le printemps va arriver. J'vas écrire un papier officiel pour le changement de vocation de la bâtisse, pis j'vas l'envoyer à ville. C'est juste ça qui faut faire.

— La ville! Ouais... Je les connais eux autres. Y vont en profiter pour me remonter les taxes, les bon-yennes. Mais bon, si je loue, ça sera quand même pas pire qu'astheure.

— Fais-toi-z'en pas papa! Les affaires peuvent pas faire autrement qu'aller ben pour toi, déclare-t-il, sûr de lui. Le monde a de l'argent de ce temps-citte, c'est pas croyable.

Chayer dit que ça joue à Bourse, le monde achète des actions pis y les revende. Tu devrais faire ça, toi si, papa. Eille! Paraît que tu peux faire du quinze pour cent, des fois même du vingt ou ben même du trente pour cent.

— Viens-tu fou Ti-Louis? s'emporte Georges. Moi ça, j'irais jouer avec mon argent. Jamais de la vie, tu m'entends-tu? On sait ben! ajoute-t-il en ricanant. Tu vois pas ça, toi. Il lève les yeux en pensant aux piètres talents de son fils en ce qui concerne l'argent.

— Bah! Je disais ça de même, le coupe Louis, qui a déjà entendu à quelques reprises la litanie de son père.

Mais parti sur son élan, Georges poursuit :

— Si c'était toi qui avais notre argent, je sais ben ce que tu ferais, fait-il en le pointant avec son index. Mais pas moi, tranche-t-il en secouant la tête.

Il s'avance sur sa chaise et baisse aussitôt le ton comme si les murs avaient des oreilles :

— Moi, mon p'tit gars, mon argent est dans mon coffre-fort. Tu comprends! En sécurité, dit-il en se rengorgeant et en se redressant avec fierté. Y est pas à banque certain non plus! ajoute-t-il en haussant à nouveau la voix. Une gang de voleurs eux autres aussi, qui prêtent ton propre argent, pis...

Il secoue la tête, incrédule :

— C'est pas croyable quand on y pense, y font de l'argent avec! As-tu déjà vu une affaire folle de même toi? Comme si j'étais pas capable moi, Georges Bergeron, de le prêter par moi-même mon argent!

— Fâche-toi pas Georges, ça va te fatiguer, l'interrompt Emma, qui connaît bien elle aussi ce discours.

— Entouècas, si ça se met à mal aller, continue-t-il sur sa lancée, nous autres, la famille Bergeron, nos enfants, pis nos petits-enfants, on sera pas dans misère. Pis voulez-vous que je vous dise ? J'ai ben l'impression que ça va mal aller t'à l'heure quand le petit jouage à l'argent va mal finir. Pis ça, j'cré ben que ça s'en vient plus vite qu'on pense à part de ça !

Louis fait un clin d'œil à sa mère qui le regarde, un sourire en coin.

— Moi, continue Georges, je prête à du monde capable de rembourser ou ben qui possède des affaires que je peux saisir comme des pianos, des manteaux de fourrure, ou peut-être ben même des autos ou des chevaux. J'entretiens mes bâtisses comme du monde pis je me prépare à parer à une catastrophe. Avec la pulperie qui va fermer, vous allez voir que la misère, on sait pas encore ce que c'est icitte.

— On est ben chanceux de t'avoir, mon mari. Hen, Ti-Louis, qu'on est ben chanceux !

— C'est sûr. On manque de rien, pis surtout... On est prêts à toute, dit-il avec un petit air moqueur.

— Ris tant que tu voudras, mon garçon. Tu sauras me le dire dans pas grand temps...

Denise entre dans le salon, un peu gênée. Elle dit bonjour poliment à sa grand-mère. Yvan la suit et court tout droit vers son grand-père. Celui-ci allonge son bras pour le retenir près de lui. «Bon petit gars va!» fait-il en lui caressant les

cheveux. Denise se dirige vers le piano. Elle passe vite devant son grand-père, trop impressionnée pour se sentir à l'aise, et s'installe rapidement sur le banc. Elle joue quelques notes avec ses deux index et reproduit facilement un air entendu à la radio.

— A l'a du talent, ta petite Denise, remarque Emma en s'adressant à son fils.

— Rose veut lui faire apprendre le piano quand a va commencer l'école, explique-t-il fièrement.

Tetitte arrive à son tour dans le salon, sa petite Marguerite dans les bras.

— Ah! C'est Denise qui est au piano! s'exclame-t-elle. A l'a de l'oreille ta petite, dit-elle en se tournant vers son frère. C'est quasiment comme si a savait déjà jouer.

Louis se lève, plein d'affection :

— C'est beau ma fille, dit-il en lui mettant la main sur une épaule. Tu joues bien. Mais on parle là, avec ton grand-père. Tu joueras une autre fois, OK.

